

Les mois que Giacomo passait à Milan, l'année scolaire qui laissait libres l'été et quelques jours d'automne, lui semblaient ne pas compter dans sa vie. Ils composaient un paysage de brouillards et d'immeubles gris, destiné à enfermer son imagination dans un sentiment d'inanité qui le rendait paresseux et légèrement malheureux.

Il habitait le quatrième étage d'une maison sur les canaux des Navigli. Ses parents appartenaient à la bourgeoisie des professions libérales et ne laissaient pas leurs enfants traîner dans la rue. Le passe-temps habituel de Giacomo consistait à regarder du balcon les péniches, chargées de fagots ou de rouleaux de papier journal, remonter le Naviglio en direction de San Marco, remorquées par des chevaux dont les naseaux soufflaient une vapeur aussitôt dissipée dans l'air mordant.

Au pied de la maison, avant le pont, la rue commençait à monter ; là, sur les pavés souvent verglacés, il arrivait qu'un cheval glissât, ou même qu'il tombât tout à coup. À grands cris, le

conducteur tentait de l'obliger à se relever en faisant claquer son fouet ou en frappant les flancs de l'animal avec une cravache en nerf tressé, tandis qu'une petite foule jouissait du spectacle du haut d'un minuscule jardin en terrasse, qui donnait sur l'eau et appartenait à un café fréquenté par les employés de la préfecture voisine.

Giacomo retenait son souffle dans l'espoir que le cheval, qui ferrait sur la pierre en projetant des étincelles, se redresserait au prix d'un ultime effort des jarrets, en secouant sa longue crinière. Il ne pouvait supporter l'idée que, sans cela, l'animal serait conduit à l'abattoir.

Le sang, ou l'idée de la mort accolée à celle de la violence et à bien d'autres impressions, suscitait en lui une sensation de nausée. Ses appréhensions entraînaient presque toujours un trouble physique : il en demeurait bouleversé, sans savoir les apprivoiser comme des sentiments, ni les définir ou les analyser selon la raison. Il se fatiguait vite de tout ça ; idées et sensations se troublaient, assaillies par un brouillard qui finissait par les recouvrir.

Pour aller à l'école, il parcourait la rue qui longeait le Naviglio. Cette partie de la ville gardait pour Giacomo des aspects provinciaux plaisants car, lorsque son père – il était avocat – sortait avec lui, et cela arrivait assez souvent autrefois, il lui racontait comment était Milan avant les démolitions entreprises dans le centre.

Après le mince pont de fer, doté de sirènes à l'extrémité des parapets, se situaient les entrepôts aux grandes voûtes ouvertes sur l'eau, où s'entassaient le bois de chauffage et le charbon et, plus loin, une balustrade de pierre sculptée d'où s'échappait de la verdure. Le matin, il croisait les charrettes des marchands des quatre-saisons ou, sous l'autre pont, des péniches noires comme de la poix qui déchargeaient des montagnes de choux. Une fois quitté le Naviglio, la rue devenait étroite et sombre entre les vieux immeubles et les jardins des couvents, enclos de hauts murs. Il était à proximité de l'école ; le froid rendait ses engelures plus douloureuses.

En classe, la même souffrance le gagnait invariablement qu'un sourire ou une plaisanterie ne parvenait pas à dissiper plus d'un court instant. Les classes primaires ne lui avaient nullement pesé et il s'était fait des amis, mais, dès son entrée dans le secondaire, il avait été perdu : il lui semblait vivre en prison, attaché à son banc. Il ne parvenait pas à fixer son attention sur les leçons. Le temps s'engloutissait dans un marais immobile ; lorsque Giacomo se ressaisissait, il n'était plus en état de suivre le professeur. S'il n'était pas interrogé – dans le cas contraire, la classe entière éclatait de rire tant ses réponses semblaient tomber des nuages –, il se laissait aller de nouveau à de tristes rêveries, des songes à peine ébauchés, plutôt la répétition de pensées

sans issue, d'images où se reflétait toujours la grisaille du ciel qui, au-delà des fenêtres, planait sur la cour sans arbres. Il n'échappait à cette oppression que lorsque la cloche sonnait. Grâce à des leçons particulières, son année n'était pas perdue mais il traînait toujours quelques matières à représenter en octobre.

C'était un garçon un peu rond, aux cheveux bouclés, aux yeux très expressifs et inquiets. D'habitude il était seul, ce qui ne lui déplaisait pas; de temps à autre, il souhaitait un ami, capable de dissiper l'inclination à la tristesse contemplative favorisée par son goût de l'observation et une tendance à la rêverie qui lui inspiraient, en de rares occasions, un humour original et communicatif. Son comportement en classe le rendait néanmoins populaire, car on l'attribuait à une défense astucieuse de sa fainéantise, mais ne lui avait pas valu d'amis. Même s'ils jouaient et bavardaient volontiers avec lui pendant les récréations et au moment de la sortie, ses compagnons étaient dans l'ensemble plus habiles et plus forts; ils formaient des groupes dans lesquels, sans trop s'y engager, il avait en vain essayé d'entrer. Ils allaient jouer au ballon sur les terrains de banlieue, ou nager dans la piscine couverte du Foro Buonaparte¹.

1. Grande avenue semi-circulaire qui entoure le château Sforza (Castello sforzesco).

Giacomo se sentait différent; contrairement à eux, il ne connaissait pas le dialecte; chez lui, on n'avait jamais voulu le parler. Et il ne s'intéressait pas au sport: il ne parvenait même pas à jouer au football et frappait gauchement le ballon de la pointe du pied.

Son frère et sa sœur, Stefano et Clara, étaient ses aînés de quelques années; lorsqu'ils étaient ensemble, ils ne lui prêtaient qu'une attention moqueuse ou intéressée. Il ne parvenait pas à être naturel avec les autres, à moins de se trouver en tête à tête; il passait de l'indolence à l'excitation. Une journée entière de solitude le laissait marqué par une ombre, susceptible et gêné devant son frère et sa sœur. Même la différence d'âge l'humiliait. Stefano, qui avait vingt ans, le taquinait constamment, peut-être dans l'intention de faire sauter chez Giacomo l'écorce d'insociabilité qui provenait de son manque d'amis et de son incapacité à s'en faire.

Même gamin, il n'avait jamais su s'amuser avec des jouets. Quand on lui en donnait, il les démolissait pour les détourner de leurs véritables fonctions. D'une raquette il faisait une guitare, d'un filet un tamis ou un masque d'escrime. Sa préférence allait vers les constructions et le Meccano, avec lesquels il se sentait libre d'inventer des structures et des édifices imprévus, qu'il laissait inachevés. Il les contemplait pendant des heures, ajustant quelque minuscule détail devenu

à ses yeux essentiel à la conception. Un pont à peine ébauché, grâce à quatre pièces de Meccano, évoquait une ville entière. Cela ne valait donc pas la peine de continuer ; c'était comme un rêve géométrique en lequel s'affirmait son aspiration à des formes légères et incertaines. Elles finissaient par provoquer des images harmonieuses, d'une beauté parfaite, qui l'engourdisaient au creux d'une absence, devenu insensible à tout le reste.

Ces rêveries se déroulaient sur la toile de fond du souvenir, lié à la première enfance, d'une réalité plus vive et plus brillante, brossée de coloris lumineux et de moments d'enchantement, entre lesquels il lui semblait s'être promené sans savoir choisir, sans en jouir, tant ils lui avaient paru attrayants et proches. Jamais il n'aurait pensé les perdre, et pourtant ils avaient disparu.

Il se rappelait la vivacité de certaines scènes de la rue : les éventaires de la foire de Sant'Ambrogio¹ regorgeant de jouets, de nougats et de sachets d'amandes ; les étalages des magasins plus splendides qu'il ne les voyait à présent et, sur la façade du café Donini, percée d'étroites fenêtres tel un palais gothique, le grillage sur lequel couraient, en grandes lettres composées d'ampoules allumées, les noms de marques réputées d'apéritifs ou de vins pétillants et les dernières nouvelles, résumées

1. Patron de Milan (340-397). La fête qui lui est consacrée tombe le 7 décembre.

en phrases courtes, comme des titres de journaux. Le premier soir où il lui avait été permis de sortir après le dîner, il s'était mêlé, en compagnie de Stefano, à une foule excitée pour y lire l'annonce de l'arrivée de Lindbergh au Bourget.

À présent, peu de choses le frappaient avec une telle acuité. C'était comme s'il s'était éloigné de quelques pas de la réalité d'autrefois ou comme si une vitre ternie s'était interposée ; il arrivait que tout à coup, alors qu'il s'y attendait le moins, il retrouvât pendant un instant le caractère concret des événements : dans le défilé d'une éclatante batterie d'artilleurs à cheval, coiffés de leurs képis avec des queues qui flottaient au vent. Longue, jaune et puant le fumier, la caserne s'étendait à quelques pas du Naviglio. Pour satisfaire sa passion des chevaux, son père le conduisait parfois à San Siro. Plus encore qu'à suivre les courses, il avait plaisir à s'attarder au pesage pour voir de près les pur-sang caracoler avec grâce sur la pelouse verte. Toutefois, la mer et les bateaux le captivaient davantage encore. Tout au long de l'année, les formes séduisantes des coques et des mâtures fragiles, le fini des détails, des cuivres étincelants et des poulies de bois demeuraient gravés dans son esprit. Il avait tenté d'en reproduire des modèles réduits, avec des outils à bois, mais il avait calé dès le premier obstacle : la colle qui ne prenait pas ou la scie qui s'épointait sur un nœud de la planchette. Son aspiration la plus profonde de

jeune garçon était de construire un jour un vrai bateau. Tous ses rêves d'aventure aboutissaient là ; et là aussi aboutissaient les images de perfection qu'il nourrissait pour l'avenir. Souvent, au cours de l'oisiveté résignée d'une journée, les bateaux lui revenaient à l'esprit, comme encadrés dans un tableau, dans la lumière diffuse ou violente d'une marine.

Il passait les heures laissées libres par l'école enfermé dans sa chambre où il feignait de travailler. Il lisait les romans de Salgari, de Jules Verne et d'Alexandre Dumas. Ayant dévoré tous ceux qu'il avait pu trouver, avec tant de passion qu'il s'étonnait que les auteurs n'en eussent pas écrits davantage, il lisait aussi des abrégés d'histoire ou de classiques – poèmes d'Homère, tragédies de Shakespeare – ou encore les romans d'amour qu'il dénichait dans le cabinet de toilette de sa mère. Il s'emplissait ainsi l'esprit d'une foule de notions et de bizarreries, inutiles à ses études et qui, parfois, échauffaient sa tête, prompte à s'exalter, au point qu'il en souffrait. Alors il s'étendait sur le lit pour se laisser envahir par des situations fantastiques, dont il était le héros principal, et par des rêves de gloire qu'il n'aurait confiés à personne. Il retrouvait par une voie détournée les visions enflammées et tout aussi immédiates que celles suscitées par les chevaux ou les bateaux, bien qu'elles fussent moins empreintes d'harmonie et

plus frénétiques ; elles l'abandonnaient bientôt au vide et à la mélancolie.

Pour réunir le monde des rêves et la réalité, il n'y avait que Clara et sa gracieuse silhouette. Elle semblait née avec l'équilibre mais aussi la fragilité que Giacomo recherchait – une impression évanescence qui, néanmoins, l'effleurait – sans parvenir à les trouver ailleurs que dans les images qui, sitôt perdues, le laissaient en proie à un désir plus brûlant encore.

Il aurait voulu rester seul avec elle pendant les après-midi où la maison était déserte, son père au bureau, sa mère enfermée dans sa chambre aux volets toujours clos, Stefano en promenade, comme d'habitude. Mais Clara s'isolait avec ses amies pour travailler. Derrière la cloison qui séparait leurs chambres, le silence ne durait pas longtemps. Au bout d'un moment, il entendait un disque tourner en sourdine sur le gramophone, puis le bruissement d'un pas de danse qui s'achevait sur des rires étouffés. Il se représentait les amies de sa sœur étendues sur le lit ou par terre, sur le tapis : il aurait voulu pouvoir entrer, se joindre aux plaisanteries, écouter leurs confidences. Une scène germait dans son esprit, à l'allure d'une séquence tournée au ralenti : il ouvrait la porte, les filles se rassemblaient autour de lui, il disait quelque chose d'extraordinairement spirituel, si bien qu'elles se mettaient à rire et le regardaient avec admiration... La réalité était

bien différente: s'il les croisait dans l'escalier, il rougissait, gêné de ses culottes courtes et par sa soudaine incapacité de prononcer une réplique désinvolte ou amusante.

Grâce à une inspiration chaque fois renouvelée, Clara savait faire un jeu de n'importe quoi. Lorsqu'il arrivait qu'ils fussent enfin seuls, Giacomo la secondait en tout, heureux d'être son esclave. Il s'ingéniait à transformer le petit salon en salle de bal, en déplaçant les meubles et les tapis, ou encore, du balcon, ils lançaient sur les passants des flèches de papier, avec des sarbacanes faites de tubes d'emballage. Si quelqu'un levait la tête et s'arrêtait pour les réprimander, ils éclataient de rire. Puis ils rentraient dans la maison et jouaient à s'attraper. Au moment de la saisir, craignant de lui faire mal, il éprouvait un vertige et il lui semblait qu'il allait défaillir. Il se sentait lourd et maladroit à côté d'elle, si fine et fragile. Souvent, au milieu du jeu, elle courait vers sa chambre et s'y enfermait sans qu'il ait eu le temps de l'atteindre. Alors, la lumière tombait et la maison n'était plus qu'un labyrinthe somnolent de chambres et de corridors dans la pénombre. La lecture demeurait son seul refuge; la mélancolie de son esprit paraissait envahir aussi tout son corps.

C'était les jours les meilleurs; de même ceux où Elvira, la plus âgée des domestiques, entrée chez eux depuis des années, le conduisait aux Giardini Pubblici. Il ressentait pourtant une certaine honte

à l'idée de rencontrer en sa compagnie les amies de sa sœur. Il priait Elvira de marcher quelques pas derrière lui, jusqu'à ce qu'ils se soient éloignés du quartier. Ces sorties étaient rares, à cause de l'école ou du mauvais temps. Le dimanche, des orchestres de traminots et de carabiniers jouaient des extraits d'opéra devant un rideau tendu entre deux immenses poteaux pour refouler les frondaisons des chênes et des hêtres séculaires; les soldats, les nourrices et les enfants essaïmaient le long des allées; tous parlaient ou s'apostrophaient à voix haute et seul le grondement des cuivres, comme le début d'un orage imprévu, dominait un instant le vacarme.

À l'isba en bois de sapin, il buvait un lait chaud, crémeux où il trempait des biscuits à la cuiller. Pendant la semaine, quand il n'y avait pas de concert, il allait jusqu'au bassin, au fond des Giardini, pour jouer avec un petit bateau, et il y rencontrait l'un ou l'autre de ses camarades des classes primaires qu'il n'avait pas retrouvés au collège. Il était difficile de retrouver les confidences d'autrefois: il lui semblait qu'ils voyaient en lui un étranger, quelqu'un d'une autre classe sociale, d'un monde différent. Néanmoins, ils échangeaient quelques phrases et jouaient à se poursuivre sur la grande allée. Puis, de nouveau, ils se perdaient de vue pendant des semaines.

Les après-midi avec Clara, les jeux au Giardini étaient autant de brèches dans un mur sans fin

– un an, de l’automne au début de l’été suivant – qui représentait pour Giacomo la léthargie dans laquelle il reprenait des forces et grandissait secrètement pour se préparer au réveil.

De ses vacances lui revenaient des impressions si lumineuses qu’elles ne paraissaient pas composées de souvenirs mais ressemblaient à des fenêtres de lumière ouvertes sur le futur, sur l’horizon épais des années qu’il devait encore franchir péniblement pour devenir un homme. Ces impressions faisaient irruption là où il les attendait le moins, parmi ses pensées ou ses rêves.

Subitement, auprès d’autres garçons, il lui semblait que sa poitrine affleurait l’eau assombrie par le crépuscule, son front tourné vers les maisons au-dessus de la plage et vers la file de cabines alignées contre le viaduc du chemin de fer. Ils lançaient le ballon au loin. Lui se retournait pour les suivre et, levant les yeux, il s’étonnait de découvrir la mer sépia, agitée de petites vagues luisantes comme des cuillers de métal et, contre le soleil qui se noyait, les taches de deux bateaux de pêche qui paraissaient immobiles, alors qu’ils revenaient vers la rive, toutes voiles dehors. Il ne se souciait pas du ballon qui s’éloignait sur les vagues tandis que ses compagnons se lançaient à la nage en hurlant. Un sentiment de solitude, voluptueux cette fois, le saisissait en le faisant frissonner.

À l’école, sur son banc, il imaginait le village sous le soleil, telle une maquette de plâtre ; les

feuilles immobiles des palmiers le long de la mer ne projetaient pas d'ombre. Bono, un garçon de Turin, l'appelait de la rue. Il descendait au pas de course. D'un regard, ils décidaient de s'offrir un granité à la menthe. De la baraque blanc et ciel, la fille aux allures de tzigane leur tendait des verres embués. Assis sur le banc, ils laissaient les glaçons fondre dans leur bouche, puis ils se levaient et s'engageaient dans le chemin, entre les façades rouges des maisons et les odeurs d'herbes aromatiques, vers la campagne qui s'élevait en pente raide. Bono se taisait : sur les murs brûlés par le sel, des branches pendaient, courbées sous les fruits mûrs. En s'aidant de leurs pieds, en s'écorchant les mains, ils franchissaient la clôture d'un jardin. La terre cédaït mollement, à peine entamée par leurs sandales. Ils cueillaient à la hâte des figues brunes ; ils en remplissaient leur chemise, à même la peau. Derrière une vigne quelqu'un criait : la peur d'escalader le mur, les figues écrasées contre la peau, la course à perdre haleine dans le sentier escarpé. Sur la plage, à l'ombre de la cabine, les lèvres violettes de Bono, tandis que le sucre coulait sur son menton :

– Il faudra y retourner demain.

Ainsi naissaient en lui des instantanés, sons ou paroles, comme une route s'ouvre en un point connu, puis devient ensuite inconnue et imprévisible, en même temps que les visages d'amis d'un jour ou de compagnons de bagarres ou que des

conversations inachevées: chaque été, une poignée d'impressions s'imprimaient dans ses sens, semblable à un vol d'hirondelles en vrille autour de quelque chose, un clocher derrière les maisons, les toits, les arbres, et Giacomo pensait que là était la vraie vie, dans un monde empli d'humeurs et de lumières violentes. Elles lui revenaient en mémoire pendant les heures de classe, pendant les après-midi où le brouillard couvrait les Navigli, lorsque seul le carillonnement des tramways résonnait: jusqu'aux premiers jours de mai. Alors les feuilles se multipliaient sur les marronniers dans la rue étroite d'immeubles et de jardins proches du collège, le pollen en blanchissait les trottoirs comme la première gelée blanche. Au fond d'une rue bordée de maisons élevées, qui se terminait contre le mur de l'hôpital, le soleil se teintait de sang dans le ciel alourdi, autour des effilochures bigarrées d'un nuage.

L'année de ses quatorze ans, ils partirent en vacances à Menaggio, sur le lac de Côme, pour y retrouver des parents dont les enfants étaient proches de son âge et de celui de Stefano et de Clara. La déception de ne pas retourner à la mer céda la place à la curiosité pour de nouveaux paysages et à l'idée qu'il trouverait là-bas de l'eau et des bateaux.